

## CULTURE GENERALE ET EXPRESSION

### Ressources pour l'étude du thème « De la musique avant toute chose ? »

#### CORPUS « MUSIQUE ET RESILIENCE »

**DOCUMENT 1** : quatre extraits de l'autobiographie de ZHU Xiao-Mei (née en 1949), intitulée *La Rivière et son secret* (publiée à Paris aux éditions Robert Laffont, collection Documento, en 2007 puis 2013).

#### **EXTRAIT 1, Première partie, « En Chine », chapitre 1, « Heure grave », p. 17 (incipit).**

Il est là, dans la chambre de mes parents. Il prend toute la place ; cette chambre est si petite. Les déménageurs ont eu un mal fou à le faire passer par la porte, ils se sont arrêtés plusieurs fois, suant à grosses gouttes. Intrigués, nos voisins ont défilé les uns après les autres dans la cour pour jeter un coup d'œil par la fenêtre, voir ce qui se passait. Enfin, il est casé. Dégagé des tissus sales qui l'enveloppaient, il apparaît.

De peur, je me réfugie derrière une chaise. Ma mère s'approche de lui, en fait le tour, le regarde, l'examine. Elle soulève son couvercle, laissant apparaître un nom : Robinson<sup>1</sup>. L'ivoire du clavier dégage une lueur pâle qui anime la pénombre de la pièce. Ma mère laisse courir sa main, quelques secondes à peine, sur les petites touches jaunes. Une mélodie sort du meuble, s'élève dans la pièce. L'objet parle ! Mais à peine ai-je esquissé un sourire que déjà ma mère a retiré sa main et refermé le couvercle. La voix mystérieuse s'est tue.

#### **EXTRAIT 2, Première partie, « En Chine », chapitre 2, « La bibliothèque de Maman », p. 30-32.**

Ma mère me raconte l'histoire de son piano. Toute jeune fille, dans les années 1930, à Shangāi, elle a souhaité faire de la musique, et son père lui a offert des cours de piano. Plus tard, elle est entrée dans une école d'art, où elle a étudié la peinture, la fleur des arts chinois, tout en continuant à travailler la musique. L'instrument était son cadeau de mariage, de la part de ses parents.

- Avec vous<sup>2</sup>, mon piano est ce que j'ai de plus précieux au monde, dit-elle. Il m'a toujours accompagnée, dans les bons comme dans les mauvais moments.

C'est grâce à lui qu'elle a trouvé un emploi à Pékin : elle est devenue professeur de musique dans une école primaire où elle a fait transporter l'instrument. Plus tard, elle me confiera que, si son piano nous nourrissait, en même temps, il désignait mes parents pour ce qu'ils étaient.

- Comment cela se fait-il que tu possèdes un piano ? lui demandaient ses collègues.

Ma mère comprenait le sens de cette question : seuls des bourgeois, des *Chushen Buhao*, des gens de mauvaise origine<sup>3</sup>, avaient pu acquérir un objet capitaliste aussi luxueux qu'un piano. Peu à peu, elle devenait suspecte mais on avait besoin d'elle pour enseigner aux enfants la musique.

Finalement, l'école a acquis un piano et ma mère a pu récupérer le sien. C'est ainsi qu'il est arrivé chez nous dans l'année de mes trois ans<sup>4</sup>.

J'écoute ma mère parler, et je sens que, pour elle, ce piano est bien plus qu'un objet, un ami, un confident.

- Tu sais, me raconte-t-elle, l'empereur Kangxi, le premier à posséder un piano en Chine, il y a deux cents ans, demandait à ce qu'on salue l'instrument comme une haute personnalité lors des cérémonies à la Cour<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Robinson : marque de piano.

<sup>2</sup> La mère parle à ses enfants.

<sup>3</sup> Des gens de mauvaise origine : vision des bourgeois par le régime communiste chinois.

<sup>4</sup> L'année de mes trois ans : on est donc en 1952.

<sup>5</sup> Kangxi (1654-1722). C'est en réalité un clavicorde ou un clavecin que des missionnaires jésuites avaient offert à Kangxi (N. d'A.)

Moi aussi, je regarde le piano comme s'il était une personne. Quand la musique s'élève sous mes doigts, il me semble qu'il chante, qu'il me dit quelque chose, quand je le touche, il me répond. J'aime tant travailler avec ma mère. Elle ne me gronde jamais ; elle me donne le goût de progresser. Nous avançons pas à pas : pour elle, il convient de ne pas trop travailler, comme de ne pas trop manger. Ce qui ne l'empêche pas, en fine psychologue, de me lancer des défis :

- Ce morceau, Xiao-Mei, mes élèves qui ont ton âge le jouent déjà.

Elle me pousse à raconter des histoires en musique, à faire s'envoler mon imagination. Je compose une petite mélodie et ma mère, qui improvise très bien, m'accompagne. Ces séances de quatre mains sont le comble du bonheur : tout à coup, le piano unit sa voix la plus grave à sa voix la plus aiguë et j'ai l'impression de dominer la terre entière ! Je ne veux plus m'arrêter !

### **EXTRAIT 3, Deuxième partie, « En Occident », chapitre 25, « L'arbre de Maman Zheng<sup>6</sup> », p. 286-287.**

Il est là comme au premier jour<sup>7</sup>, malgré ses touches jaunies. Lui, le fidèle, le discret, l'humble, l'indulgent. Lui que j'ai affublé d'un *dazibao*<sup>8</sup> infamant, auquel j'ai fait traverser la Chine sur un wagon de charbon, dont j'ai rafistolé les cordes avec du fil de fer, que j'ai failli vendre contre un billet d'avion, que j'ai trahi pour un Steinway<sup>9</sup>. Il est généreux et courageux, deux des trois qualités du mari idéal.

Je l'entends soupirer : « Tu sais, je suis vieux, maintenant. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour toi, et aujourd'hui, je suis fatigué. Je ne te l'ai jamais dit, mais si tu savais comme j'ai eu froid, à Zhangjiako<sup>10</sup>. Laisse-moi en paix, je ne peux plus te servir à rien. Je ne suis plus assez bien pour toi. Je sais que tu m'as été infidèle. Evidemment à Paris, il y a des tentations, c'est bien connu ... »

Il a de l'humour, en plus, la troisième des qualités qui font le mari idéal. Je lui rétorque que, contrairement à ce qu'il pense, les Français ne sont pas infidèles – du moins en amitié.

Et je joue pour ma mère, la *Rêverie* de Schumann<sup>11</sup>. Comme elle l'avait jouée pour moi, quand j'avais trois ans – mon premier morceau de musique.

### **EXTRAIT 4, Deuxième partie, « En Occident », chapitre 28, « La musique, l'eau, la vie », p. 308-310.**

Enfant, j'ai tout perdu, mais la musique m'a aidée à vivre.

Ensuite, au Conservatoire<sup>12</sup>, l'idéologie a pris le dessus. Elle m'a convaincue qu'il fallait brûler livres et partitions, que le Petit Livre rouge<sup>13</sup> suffisait. Lorsque je suis arrivée à Zhangjiako, je n'étais rien d'autre qu'une petite sauvage manipulée et, pendant la première année, je ne me souviens pas avoir éprouvé aucun sentiment. Comme mes compagnons, j'avais l'esprit vide. Nous avons tous été transformés en marionnettes, en machines prêtes à obéir aveuglément à toutes les injonctions du régime. Et la musique était devenue pour moi un accessoire. Mes activités révolutionnaires représentaient tellement plus !

Mao avait perçu depuis longtemps le pouvoir de l'art et notamment de la musique sur le peuple. Il savait que les artistes étaient dangereux, questionnant perpétuellement le réel, réclamant toujours plus de libertés, et c'est pour cela qu'il les attaquait, qu'il laissait son épouse s'approprier l'art à travers ses

---

<sup>6</sup> Maman Zheng : surnom affectueux donné à Hua Bing Zheng, homme qui prend soin des élèves du Conservatoire. Il se suicide pendant la Révolution culturelle, après avoir été dénoncé comme ayant des origines bourgeoises.

<sup>7</sup> Comme au premier jour : l'auteure retrouve le vieux piano Robinson quand elle rend visite à sa famille en Chine (début des années 1990).

<sup>8</sup> Dazibao : affiche politique rédigée par un/des citoyen(s) et exposée dans l'espace public.

<sup>9</sup> Steinway : marque de piano.

<sup>10</sup> Zhangjiako : camp de rééducation par le travail (en chinois, *Laogai Chang*) où l'auteure est envoyée dans les années 1960.

<sup>11</sup> *Rêverie* de Schumann : œuvre pour piano composée en 1838.

<sup>12</sup> Conservatoire : l'auteure y est admise en 1960 et y vit toute la période de la Révolution culturelle.

<sup>13</sup> Petit livre rouge : ouvrage de propagande que le président Mao publie en 1964.

*Yanbangxi*<sup>14</sup>. A vrai dire, Mao considérait le savoir en général comme dangereux : son obscurantisme organisé, systématique, extrémiste en témoigne.

Mais le pouvoir de la musique est tel qu'elle a resurgi dans ma vie sans que je puisse expliquer comment. La faiblesse, l'innocence de « Millier de gouttes »<sup>15</sup> ont joué un rôle dans cette redécouverte. Beaucoup moins intelligent que Mao, il n'a pas pris conscience de l'engrenage dans lequel il nous laissait entrer en n'interdisant pas notre concert. Dans les quelques autres camps d'artistes de la région, personne n'a eu un tel chef, et nul n'y a eu la possibilité de jouer d'aucun instrument.

Sans doute ai-je aussi senti, comme mes compagnons, que le régime nous avait poussés à un point de déshumanisation tel, dans sa folie, que nous ne pouvions aller plus loin. La Révolution culturelle était sur le point de nous ôter toute humanité et cela, ce n'était pas possible. Sur le point d'être transformés en animaux, un réflexe nous a secoués. Au fond de nous, il restait une lueur d'humanité, celle que les régimes totalitaires, qui mésestiment les ressources de l'homme, oublient toujours, pour leur perte. C'est cette lueur que la musique a ravivée.

Notre *renaissance* à la musique, à l'art en général, a tout changé, pour moi et mes compagnons de camp. La musique nous a rendu notre humanité. Elle nous a fait de nouveau entrevoir, dans un coin du ciel, la possibilité d'une spiritualité. Elle nous a réappris à aimer, y compris au sens premier du terme : cinq couples se sont formés à Zhangjiako.

C'est là-bas que j'ai compris quel est le pouvoir de la musique et la chance que j'avais de pratiquer ce métier.

Elle réunit les gens, autrement que la politique ou la religion. Elle donne cet amour de l'humanité qui reste le plus fort et grâce auquel on peut tout surmonter. Quand on joue de la musique, on se donne sans conditions, et c'est selon moi la définition de l'amour.

Aujourd'hui seulement, je peux comprendre combien l'expérience de la Révolution culturelle<sup>16</sup> m'a convaincue de ne pas utiliser le pouvoir de la musique pour chercher à imposer quoi que ce soit au public. J'ai trop souffert de la servitude et je préfère dire sans contraindre. Et peut-être cela touche-t-il certains spectateurs ? Je me remémore souvent ma voisine qui, dans l'avion pour Los Angeles<sup>17</sup>, m'avait cité Lao-Tseu<sup>18</sup> :

*La bonté suprême est comme l'eau  
Qui favorise tout et ne rivalise avec rien.  
En occupant la position dédaignée de tout humain  
Elle est tout proche du Tao.*

Maintenant, je la comprends mieux, cette citation. L'eau est utile, elle sert. Elle descend et ne monte pas. Elle se niche dans des creux, où nul ne veut aller, et non sur les hauteurs d'où tout le monde rêve de dominer le monde. Elle n'est en compétition avec personne et pourtant elle a raison de ce qu'il y a de plus dur au monde : les roches. Et sans eau, il n'y aurait pas de vie.

C'est pour cette raison, entre autres, que, depuis que je suis en France<sup>19</sup>, j'ai essayé de porter la musique dans des lieux de détresse : prisons, maisons de retraite, hôpitaux.

---

<sup>14</sup> Yanbangxi : œuvres musicales composées selon les consignes de la femme de Mao (la musique occidentale est bannie de Chine pendant la Révolution culturelle).

<sup>15</sup> Millier de gouttes : surnom du second chef de camp de Dayu, qui laisse les élèves du Conservatoire organiser un concert de musique occidentale (début des années 1970).

<sup>16</sup> Révolution culturelle (1966-1976) : mouvement lancé par Mao pour renforcer son pouvoir en prenant appui sur une jeunesse nourrie des principes de son Petit livre rouge (les « gardes rouges »). La Révolution culturelle se caractérise par la remise en cause de toute hiérarchie ; sa violence (personnes brisées moralement et physiquement + nombreux morts) mène la Chine au bord du gouffre, avant une reprise en main par le pouvoir communiste.

<sup>17</sup> Dans l'avion pour Los Angeles : l'auteure quitte la Chine pour les Etats-Unis en 1980.

<sup>18</sup> Lao Tseu (milieu du VI<sup>e</sup> s. avant J.-C. – milieu du Ve s. avant J.-C.) : philosophe chinois contemporain de Confucius, père du Taoïsme.

<sup>19</sup> Depuis que je suis en France : 1984.

**DOCUMENT 2** : conte *Les Musiciens de Brême* (1819) des frères Grimm, site [grimmstories.com](http://grimmstories.com).

Un homme avait un âne qui l'avait servi fidèlement pendant de longues années, mais dont les forces étaient à bout, si bien qu'il devenait chaque jour plus impropre au travail. Le maître songeait à le dépouiller de sa peau ; mais l'âne, s'apercevant que le vent soufflait du mauvais côté, s'échappa et prit la route de Brême : « Là, se disait-il, je pourrai devenir musicien de la ville. » Comme il avait marché quelque temps, il rencontra sur le chemin un chien de chasse qui jappait comme un animal fatigué d'une longue course. « Qu'as-tu donc à japper de la sorte, camarade ? » lui dit-il. « Ah ! » répondit le chien, « parce que je suis vieux, que je m'affaiblis tous les jours et que je ne peux plus aller à la chasse, mon maître a voulu m'assommer, alors j'ai pris la clé des champs ; mais comment ferais-je pour gagner mon pain ? » - « Eh bien », dit l'âne, je vais à Brême pour m'y faire musicien de la ville, viens avec moi et fais-toi aussi recevoir dans la musique. Je jouerai du luth, et toi tu sonneras les timbales. » Le chien accepta et ils suivirent leur route ensemble. A peu de distance, ils trouvèrent un chat couché sur le chemin et faisant une figure triste comme une pluie de trois jours. « Qu'est-ce donc qui te chagrine, vieux frise-moustache ? » lui dit l'âne. « On n'est pas de bonne humeur quand on craint pour sa tête » répondit le chat, « parce que j'avance en âge, que mes dents sont usées et que j'aime mieux rester coucher derrière le poêle et filer mon rouet que de courir après les souris, ma maîtresse a voulu me noyer ; je me suis sauvé à temps : mais maintenant que faire, et où aller ? » - « Viens avec nous à Brême ; tu t'entends fort bien avec à la musique nocturne, tu te feras comme nous musicien de la ville. » Le chat goûta l'avis et partit avec eux. Nos vagabonds passèrent bientôt devant une cour, sur la porte de laquelle était perché un coq qui criait du haut de sa tête. « Tu nous perces la moelle des os », dit l'âne, « qu'as-tu donc à crier de la sorte ? » - « J'ai annoncé le beau temps », dit le coq, « car c'est aujourd'hui le jour où Notre-Dame a lavé les chemises de l'enfant Jésus et où elle doit les sécher ; mais, comme demain dimanche on reçoit ici à dîner, la maîtresse du logis est sans pitié pour moi ; elle a dit à la cuisinière qu'elle me mangerait en potage, et ce soir il faudra me laisser couper le cou. Aussi crié-je de toute mon haleine, pendant que je respire encore. » - « Bon » dit l'âne, « crête rouge que tu es, viens plutôt à Brême avec nous, tu trouveras partout mieux que la mort tout au moins : tu as une bonne voix, et, quand nous ferons de la musique ensemble, notre concert aura une excellente façon. » Le coq trouva la proposition de son goût, et ils détalèrent tous les quatre ensemble.

Ils ne pouvaient atteindre la ville de Brême le même jour, ils arrivèrent le soir dans une forêt où ils comptaient passer la nuit. L'âne et le chien s'établirent sous un grand arbre, le chat et le coq y grimperent, et même le coq prit son vol pour aller se percher tout au haut, où il se trouverait plus en sûreté. Avant de s'endormir, comme il promenait son regard aux quatre vents, il lui sembla qu'il voyait dans le lointain une petite lumière ; il cria à ses compagnons qu'il devait y avoir une maison à peu de distance, puisqu'on apercevait une clarté. « S'il en est ainsi » dit l'âne, « délogeons et marchons en hâte de ce côté, car cette auberge n'est nullement de mon goût. » Le chien ajouta : « En effet, quelques os avec un peu de viande ne me déplairaient pas. » Ils se dirigèrent donc vers le point d'où partait la lumière ; bientôt ils la virent briller davantage et s'agrandir, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent en face d'une maison de brigands parfaitement éclairée. L'âne, comme le plus grand, s'approcha de la fenêtre et regarda en dedans du logis. « Que vois-tu là, grison ? » lui demanda le coq. « Ce que je vois ? » dit l'âne, « une table chargée de mets et de boisson, et alentour des brigands qui s'en donnent à cœur joie. » « Ce serait bien notre affaire », dit le coq. « Oui certes ! » reprit l'âne, « ah ! si nous étions là ! ». Ils se mirent à rêver sur le moyen à prendre pour chasser les brigands ; enfin ils se montrèrent. L'âne se dressa d'abord en posant ses pieds de devant sur la fenêtre, le chien monta sur le dos de l'âne, le chat grimpa sur le chien, le coq prit son vol et se posa sur la tête du chat. Cela fait, ils commencèrent ensemble leur musique à un signal donné. L'âne se mit à braire, le chien à aboyer, le chat à miauler, le coq à chanter puis ils se précipitèrent par la fenêtre dans la chambre en enfonçant les carreaux qui volèrent en éclats. Les voleurs, en entendant cet effroyable bruit, se levèrent en sursaut, ne doutant point qu'un revenant n'entrât dans la salle, et se sauvèrent tout épouvantés dans la forêt. Alors les quatre compagnons s'assirent à table, s'arrangèrent de ce qui restait, et mangèrent comme s'ils avaient dû jeûner un mois.

Quand les quatre instrumentistes eurent fini, ils éteignirent les lumières et cherchèrent un gîte pour se reposer, chacun selon sa nature et sa commodité. L'âne se coucha sur du fumier, le chien derrière la porte, le chat dans le foyer près de la cendre chaude, le coq sur une solive ; et, comme ils étaient fatigués

de leur longue marche, ils ne tardèrent pas à s'endormir. Après minuit, quand les voleurs aperçurent de loin qu'il n'y avait plus de clarté dans leur maison et que tout y paraissait tranquille, le capitaine dit : « Nous n'aurions pas dû pourtant nous laisser ainsi mettre en déroute » et il ordonna à un de ses gens d'aller reconnaître ce qui se passait dans la maison. Celui qu'il envoyait trouva tout en repos ; il entra dans la cuisine et voulut allumer de la lumière ; il prit donc une allumette et, comme les yeux brillants et enflammés du chat lui paraissaient deux charbons ardents, il en approcha l'allumette pour qu'elle prît feu. Mais le chat n'entendait pas raillerie ; il lui sauta au visage et l'égratigna en jurant. Saisi d'une horrible peur, l'homme courut vers la porte pour s'enfuir, mais le chien qui était couché tout auprès, s'élança sur lui et le mordit à la jambe ; comme il passait dans la cour à côté du fumier, l'âne lui détacha une ruade violente avec ses pieds de derrière, tandis que le coq, réveillé par le bruit et déjà tout alerte, criait du haut de sa solive : « Kikeriki ! » Le voleur courut à toutes jambes vers son capitaine et dit : « Il y a dans notre maison une affreuse sorcière qui a souillé sur moi et m'a égratigné la figure avec ses longs doigts ; devant la porte est un homme armé d'un couteau, dont il m'a piqué la jambe ; dans la cour se tient un monstre noir, qui m'a assommé d'un coup de massue, et au haut du toit est posé le juge qui criait : « Amenez devant moi ce pendard ! » Aussi me suis-je mis en devoir de m'esquiver. » Depuis lors, les brigands n'osèrent plus s'aventurer dans la maison, et les quatre musiciens de Brême s'y trouvèrent si bien qu'ils n'en voulurent plus sortir.

**DOCUMENT 3** : extrait de *l'Ancien Testament*, premier livre de Samuel, chapitre 16, édition numérique de l'A.E.L.F.

Verset 14

L'Esprit du Seigneur se détourna de Saül, et un esprit mauvais, envoyé par le Seigneur, se mit à le tourmenter<sup>20</sup>.

Verset 15

Les serviteurs de Saül lui dirent : « Voici qu'un mauvais esprit de Dieu te tourmente.

Verset 16

Un seul mot de notre maître, et les serviteurs qui sont devant toi chercheront un bon joueur de cithare ; ainsi, quand un mauvais esprit de Dieu viendra sur toi, cet homme jouera de son instrument, et cela te fera du bien. »

Verset 17

Saül répondit à ses serviteurs : « Voyez donc s'il n'y a pas pour moi un homme qui soit un bon musicien, et amenez-le-moi. »

Verset 18

L'un des garçons prit la parole et dit : « J'ai vu, justement, un fils de Jessé, de Bethléem, qui sait jouer. C'est un homme de valeur, un vaillant guerrier ; il parle avec intelligence ; c'est un bel homme et le Seigneur est avec lui ! »

Verset 19

Alors Saül envoya à Jessé des messagers pour lui dire : « Envoie-moi ton fils David, qui est avec le troupeau. »

Verset 20

Jessé prit un âne qu'il chargea de pains, ainsi qu'une outre de vin et un chevreau, et il envoya son fils David les porter à Saül.

---

<sup>20</sup> Un mauvais esprit : dans le chapitre précédent, Saül a transgressé les ordres divins transmis par Samuel. Dieu ne veut donc plus de lui comme roi d'Israël.

Verset 21

David arriva auprès de Saül et se tint à sa disposition. Saül aima beaucoup David qui devint son écuyer.

Verset 22

Saül envoya dire à Jessé : « Que David se tienne donc à ma disposition, car il a trouvé grâce à mes yeux. »

Verset 23

Ainsi, lorsque l'Esprit de Dieu venait sur Saül, David prenait la cithare et en jouait. Alors Saül se calmait et se trouvait bien : l'esprit mauvais s'écartait de lui.

**DOCUMENT 4** : extraits du roman *Sans famille* (1878) d'H. Malot. Edition numérique ebooks-bnr.com

**EXTRAIT 1** : 1<sup>ère</sup> partie, chapitre VII, « J'apprends à lire » (p. 98-99). Discussion entre le jeune héros, Rémi, et maître Vitalis, musicien itinérant.

- Maintenant que tu sais lire l'écriture, me dit Vitalis, veux-tu apprendre à lire la musique ?
- Est-ce que quand je saurai lire la musique, je pourrai chanter comme vous ?
- Tu voudrais donc chanter comme moi ?
- Oh ! pas comme vous, je sais bien que cela n'est pas possible, mais enfin chanter.
- Tu as du plaisir à m'entendre chanter !
- Le plus grand plaisir qu'on puisse éprouver ; le rossignol chante bien, mais il me semble que vous chantez bien mieux encore : et puis ce n'est pas du tout la même chose ; quand vous chantez, vous faites de moi ce que vous voulez, j'ai envie de pleurer ou bien j'ai envie de rire, et puis je vais vous dire une chose qui va peut-être vous paraître bête : quand vous chantez un air doux ou triste, cela me ramène auprès de mère Barberin<sup>21</sup>, c'est à elle que je pense, c'est elle que je vois dans notre maison ; et pourtant je ne comprends pas les paroles que vous prononcez, puisqu'elles sont italiennes.

Je lui parlais en le regardant, il me sembla voir ses yeux se mouiller ; alors je m'arrêtai et lui demandai si je le peinais de parler ainsi.

- Non, mon enfant, me dit-il d'une voix émue, tu ne me peines pas, bien au contraire, tu me rappelles ma jeunesse, mon beau temps ; sois tranquille, je t'apprendrai à chanter, et comme tu as du cœur, toi aussi tu feras pleurer et tu seras applaudi, tu verras ...

**EXTRAIT 2** : 1<sup>ère</sup> partie, chapitre XV, « Monsieur Joli-Cœur » (p. 255-256). Dans le public de Vitalis se trouve une dame de la haute société.

- Pardonnez-moi de vous avoir dérangé, dit la dame, mais j'ai voulu vous féliciter. Vitalis s'inclina sans répliquer un seul mot.
- Je suis musicienne, continua la dame, c'est vous dire combien je suis sensible à un grand talent comme le vôtre.

Un grand talent chez mon maître, chez Vitalis, le chanteur des rues, le montreur de bêtes : je restai stupéfait.

- Il n'y a pas de talent chez un vieux bonhomme tel que moi, dit Vitalis.
- Ne croyez pas que je sois poussée par une curiosité indiscrete, dit la dame.

---

<sup>21</sup> Mère Barberin : la mère adoptive de Rémi. Le mari de celle-ci a « vendu » le jeune garçon à Vitalis pour s'en débarrasser.

- Mais je serais tout prêt à satisfaire cette curiosité ; vous avez été surprise, n'est-ce pas, d'entendre chanter à peu près un montreur de chiens ?
- Emerveillée.
- C'est bien simple, cependant ; je n'ai pas toujours été ce que je suis en ce moment ; autrefois, dans ma jeunesse, il y a longtemps, j'ai été ... oui, j'ai été le domestique d'un grand chanteur, et, par imitation, comme un perroquet, je me suis mis à répéter quelques airs que mon maître étudiait devant moi ; voilà tout.

La dame ne répondit pas, mais elle regarda assez longuement Vitalis, qui se tenait devant elle dans une attitude embarrassée.

- Au revoir, monsieur, dit-elle en appuyant sur le mot monsieur, qu'elle prononça avec une étrange intonation ; au revoir, et encore une fois laissez-moi vous remercier de l'émotion que je viens de ressentir.  
Puis, se baissant vers Capi, elle mit dans sa sébile une pièce d'or.

**EXTRAIT 3** : 1<sup>ère</sup> partie, chapitre XIX, « Lise » (p. 314-315). Recueilli par la famille Acquin, Rémi joue et chante devant Lise, petite fille muette.

En parlant, je m'étais dirigé vers la porte ; mais j'avais fait à peine quelques pas que Lise, qui me suivait, me prit par la main et me montra ma harpe en souriant.

Il n'y avait pas à se tromper.

- Vous voulez que je joue ?

Elle fit un signe de tête, et frappa joyeusement des mains.

- Eh bien, oui, dit le père, joue-lui quelque chose.

Je pris ma harpe et, bien que je n'eusse pas le cœur à la danse ni à la gaîté, je me mis à jouer une valse, ma bonne, celle que j'avais bien dans les doigts ; ah ! comme j'aurais voulu jouer aussi bien que Vitalis et faire plaisir à cette petite fille qui me remuait si doucement le cœur avec ses yeux !

Tout d'abord elle m'écouta en me regardant fixement, puis elle marqua la mesure avec ses pieds ; puis bientôt, comme si elle était entraînée par la musique, elle se mit à tourner dans la cuisine, tandis que ses deux frères et sa sœur aînée restaient tranquillement assis : elle ne valsait pas, bien entendu, et elle ne faisait pas les pas ordinaires, mais elle tournoyait gracieusement avec un visage épanoui.

Assis près de la cheminée, son père ne la quittait pas des yeux, il paraissait tout ému et il battait des mains. Quand la valse fut finie et que je m'arrêtai, elle vint se camper gentiment en face de moi et me fit une belle révérence. Puis, tout de suite frappant ma harpe d'un doigt, elle fit un signe qui voulait dire « encore ».

J'aurais joué pour elle toute la journée avec plaisir ; mais son père dit que c'était assez parce qu'il ne voulait pas qu'elle se fatiguât à tourner.

**EXTRAIT 4** : 2<sup>nde</sup> partie, chapitre VIII, « La vache du prince » (p. 525-526). Rémi se produit avec son ami Mattia, formé à la rude école de Garofoli.

A l'école de Garofoli, qui exploitait en grand la charité publique, il avait appris dans toutes ses finesses l'art si difficile de forcer la générosité ou la sympathie des gens ; et la première fois que je l'avais

rencontré dans son grenier de la rue de Lourcine, il m'avait bien étonné en m'expliquant les raisons pour lesquelles les passants se décident à mettre la main à la poche ; mais il m'étonna bien plus encore quand je le vis à l'œuvre.

Ce fut dans les villes d'eaux qu'il déploya toute son adresse, et pour le public parisien, son ancien public qu'il avait appris à connaître et qu'il retrouvait là.

- Attention, me disait-il, quand nous voyions venir à nous une jeune dame en deuil dans les allées du Capucin, c'est du triste qu'il faut jouer, tâchons de l'attendrir et de la faire penser à celui qu'elle a perdu : si elle pleure, notre fortune est faite.

Et nous nous mettions à jouer avec des mouvements si ralentis, que c'était à fendre le cœur.

Il y a dans les promenades aux environs du Mont-Dore des endroits qu'on appelle des salons, ce sont des groupes d'arbres, des quinconces sous l'ombrage desquels les baigneurs vont passer quelques heures en plein air ; Mattia étudiait le public de ces salons, et c'était d'après ses observations que nous arrangions notre répertoire.

Quand nous apercevions un malade assis mélancoliquement sur une chaise, pâle, les yeux vitreux, les joues caves, nous nous gardions bien d'aller nous camper brutalement devant lui, pour l'arracher à ses tristes pensées. Nous nous mettions à jouer loin de lui, comme si nous jouions pour nous seuls et en nous appliquant consciencieusement ; du coin de l'œil nous l'observions ; s'il nous regardait avec colère, nous nous en allions ; s'il paraissait nous écouter avec plaisir, nous nous rapprochions, et Capi pouvait présenter hardiment sa sébile, il n'avait pas à craindre d'être renvoyé à coup de pied.

Mais c'était surtout près des enfants que Mattia obtenait ses succès les plus fructueux ; avec son archet il leur donnait des jambes pour danser et avec son sourire il les faisait rire même quand ils étaient de mauvaise humeur. Comment s'y prenait-il ? Je n'en sais rien. Mais les choses étaient ainsi : il plaisait, on l'aimait.

**DOCUMENT 5** : extrait de l'article « Orphée, poète des origines et fondateur de l'orphisme » sur le site [eduscol.education.fr](http://eduscol.education.fr), rubrique « Odysseum ».

Musicien et poète légendaire, Orphée apparaît dans un ensemble de récits relativement récents dans l'Antiquité. Son nom ne figure ni dans les poèmes homériques ni chez Hésiode, cependant il est déjà célèbre au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. : dès cette époque, en effet, circulent divers poèmes dont il serait l'auteur, ce qui, pour certains, serait la preuve d'une existence historiquement attestée.

D'après la tradition la plus répandue, Orphée est né en Thrace, une région au nord de la Grèce qui passe pour être habitée par des « sauvages » incultes et féroces. Sa mère est Calliope (« Belle voix » en grec), la plus prestigieuse des neuf Muses, fille de Zeus et de Mnémosyne (la Mémoire) : c'est la muse de la poésie épique et de l'éloquence, celle à qui s'adressent tous les grands poètes pour trouver l'inspiration au moment de chanter, comme l'aède Homère dès les premiers mots de l'*Illiade* ou de l'*Odyssee*.

Le père d'Orphée est Oeagre, roi de Thrace, que les légendes représentent souvent comme un dieu-fleuve. Si Orphée est parfois désigné comme « fils d'Apollon », cette filiation demeure symbolique : en tant que dieu de la musique et chef des Muses, auxquelles il est très souvent associé, Apollon est en effet le « père spirituel » et le maître d'Orphée. C'est précisément Apollon qui offre à Orphée une lyre à sept cordes et les Muses qui lui enseignent l'art d'en jouer : élève exceptionnellement doué, l'apprenti ajoute deux cordes à sa lyre, obtenant ainsi le chiffre symbolique de neuf qui correspond au nombre des Muses.

Quand il chante en s'accompagnant de sa lyre, Orphée exerce une force si puissante qu'il enchante le monde dans son entier : il charme les hommes, les animaux, les arbres et les rochers, les dieux et les



monstres. Les oiseaux volent en bande au-dessus de sa tête, les fauves s'appriivoisent et même les poissons sortent de l'eau pour l'écouter. Descendu aux enfers, il réussira grâce à son chant à apaiser Cerbère, à faire cesser les supplices perpétuels des condamnés, à émouvoir Hadès.

**DOCUMENT 6** : extraits de l'article de Jimmy Braun intitulé « Bienfaits de la musicothérapie sur la santé », [www.le-guide-sante.org](http://www.le-guide-sante.org), 1<sup>er</sup> septembre 2020.

Qu'est-ce que la musicothérapie ?

La musicothérapie est l'utilisation clinique de la musique et du son. Elle est fondée sur des preuves d'interventions musicales afin d'atteindre des objectifs individualisés au sein d'une relation thérapeutique.

Dans ce processus interpersonnel un thérapeute utilise la musique et toutes ses facettes pour aider les patients à améliorer, restaurer ou maintenir la santé.

Les effets thérapeutiques de la musique sont connus depuis longtemps dans l'histoire, mais il fallait davantage de preuves. Grâce aux progrès de l'imagerie médicale, les scientifiques sont désormais en mesure de prouver l'efficacité de la musicothérapie sur le cerveau.

Effectivement, la musicothérapie est une thérapie complémentaire qui s'est avérée efficace contre de nombreuses conditions et problèmes médicaux. Notons que, la musicothérapie n'est pas curative et, comme certaines thérapies complémentaires, elle n'est pas recommandée comme remède contre les maladies graves, mais comme toute bonne médecine complémentaire.

Grâce à l'implication musicale dans le contexte thérapeutique, les capacités des patients sont renforcées et transférées à d'autres domaines de leur vie. Cette discipline devient de plus en plus un moyen thérapeutique évident dans la prise en charge de troubles sensoriels, ou de troubles psychoaffectifs.

La musicothérapie offre également des voies pour l'évolution de la communication qui peuvent être utiles à ceux qui ont du mal à s'exprimer avec des mots. La recherche en musicothérapie soutient son efficacité dans de nombreux domaines tels que : la réadaptation physique globale et la facilitation du mouvement, l'augmentation de la motivation des gens à s'engager dans leur traitement, le soutien émotionnel des patients et de leurs familles et la fourniture d'un exutoire pour l'expression de soi et des sentiments.

[...]

Les professionnels de santé ont constaté que « l'écoute de la musique ou les réalisations artistiques limitaient les effets secondaires des traitements contre le cancer, dont la somnolence, le manque d'appétit, l'essoufflement et les nausées. » [Rapport de l'O.M.S. en date de 2019]

Ils se sont aussi rendu compte que « dans les salles d'urgences, les activités artistiques (musique, artisanat, intervention de clowns, etc.) permettaient de diminuer le niveau d'anxiété, de lutter contre les douleurs chroniques et de faire baisser la tension artérielle, en particulier chez les enfants, mais aussi chez leurs parents. »

De plus, « à maintes reprises, il a été établi que la danse permettait d'améliorer de façon cliniquement significative les scores moteurs des personnes atteintes par la maladie de Parkinson. »

Tout ceci vient donc conforter l'importance de la musicothérapie, et que « certaines interventions dans le domaine des arts, en plus de donner de bons résultats, peuvent aussi être plus rentables que des traitements biomédicaux plus conventionnels. »

Enfin ce rapport précise que ces interventions « peuvent combiner simultanément de multiples facteurs de promotion de la santé (comme l'activité physique et le soutien à la santé mentale) et ne comportent qu'un faible risque de résultats négatifs. Etant donné que les interventions dans le domaine de l'art peuvent être adaptées à des personnes de différents horizons culturels, elles peuvent également être un moyen de faire participer des groupes minoritaires ou difficiles à atteindre. »